

Dimanche missionnaire 2020

offrande cantonale pour DM-échange et mission



DISCRIMINATIONS DES FEMMES

rituel autour des violences faites aux femmes

Complément du dossier

*Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ;
il n'y a plus ni esclave ni homme libre ;
il n'y a plus ni homme ni femme,
car vous toutes et tous,
vous êtes un en Jésus-Christ.*

d'après Galates 3, 28

1. Avant-propos

Ce recueil est un complément du dossier consacré aux Discriminations des femmes, proposé par DM-échange et mission dans le cadre du Dimanche missionnaire 2020.

Par bien des aspects, cette thématique ne saurait être confinée dans le strict cadre du culte dominical. Ce complément contient de quoi approfondir la question, une proposition liturgique autour d'un possible accueil et relèvement des femmes survivantes de violences et d'abus.

Vu le caractère sensible de ce thème, DM-échange et mission ne saurait trop vous encourager à vous faire accompagner par des professionnel-le-s pour toute prise en charge thérapeutique de personnes ayant subie des violences ou abus. Dans tous les cas, **ne pas considérer ce recueil comme un mode d'emploi thérapeutique**. Pour plus d'information au sujet des possibilités d'accompagnements et de soutiens voir page 23.

Au nom du secrétariat de DM-échange et mission, j'adresse nos chaleureux remerciements à Justine Veillard et Pierre Collas, qui sont les chevilles ouvrières de la version française de cette proposition liturgique. N'hésitez pas à directement les solliciter pour une demande spécifique ou un retour d'expérience : veillard.justine@orange.fr.

Un très grand remerciement également à Joan Charras-Sancho, docteure en théologie et co-autrice dans le collectif *Une bible des femmes* (Labor & Fides, sept 2018, déjà à la 5^e réimpression) qui a fait le lien avec les auteur·e·s.

*Ntsoa, Zafindriaka Arintsoa
responsable animation, DM-échange et mission*

2. Introduction

Le rituel suivant est né à l'initiative de la théologienne américaine Rachel Held Evans, qui s'est associée pour cela à une amie artiste. Leur but était de rendre hommage aux femmes de la Bible survivantes de violences. Il en est fait mention dans les livres *A year of biblical Womanhood* et *Inspired*. C'est de ce second ouvrage que nous avons tiré cette idée d'une liturgie sur le thème spécifique des violences faites aux femmes, élargissant quelque peu le propos initial.

Ce rituel, nous nous sommes permis·e·s de le traduire et de l'adapter pour aboutir à une forme liturgique. Notre proposition consiste en un temps de lecture de textes bibliques mettant en scène une survivante de violences ou d'abus, dont la silhouette est symboliquement relevée. Un temps entrecoupé de textes littéraires et poétiques.

Il ne s'agit pas d'une liturgie « clé en mains » mais au contraire d'une trame assez libre, chaque communauté étant encouragée à l'adapter à ses pratiques et son vécu. Nous proposons un déroulé ainsi qu'un choix de textes qui peuvent être modifiés, enrichis, complétés... selon la façon dont chacun·e aura souhaité s'en emparer.

Car l'objectif est de susciter la réflexion sur une question de société dont les implications sont également religieuses ; à travers le choix de rendre visible, par un temps dédié, les souffrances des femmes survivantes de violences, les membres de la communauté font à la fois acte de foi réparateur et réaffirment également la vocation d'accueil de l'Église.

Justine Veillard et Pierre Collas

3. Rituel autour des violences faites aux femmes

3.1. Présentation

A travers une liturgie, nous prenons le temps et accordons un espace.

Avec les témoignages, nous entendons les voix des femmes survivantes de violence ou d'abus.

Grâce à l'art, nous redonnons un visage à ces figures oubliées.

Par nos prières, nous associons notre douleur à Dieu ou nous la lions à notre espérance.

3.2. Objectifs

- Mettre en avant cette question des violences faites aux femmes, dans un contexte où elle est souvent traitée comme un sujet périphérique
- Proposer un temps d'union et de réflexion spirituelle autour d'une question de société
- Impulser une dynamique autour de la question des violences faites aux femmes, qui peut déboucher sur la mise en place d'actions menées au sein de la communauté, qui prendront des formes variées, selon la façon dont la communauté s'en emparera
- **Durée** : 45 minutes à 1h

3.3. Moyens matériels :

- Un choix de quatre textes bibliques autour de la thématique. Le corpus présent dans le déroulé peut être complété par d'autres : il ne prétend pas à l'exhaustivité mais ne demande au contraire qu'à être complété.
- Un choix de textes littéraires et poétiques non-bibliques. Là encore, un corpus de textes est proposé mais qui constitue non pas tant une liste qu'un noyau qui peut être complété par la communauté.
- Cinq éléments (silhouettes, visages) évoquant une présence humaine et matérialisant la présence des personnages bibliques, à la fois en tant qu'individualités et en tant que symboles, allégories.
- Cinq bougies

Le rituel peut également être accompagné de musique et complété par d'autres gestes symboliques. Sa forme reste très libre afin de permettre à chaque officiant.es de s'en emparer.

3.4. Moyens humains

Le rituel peut être célébré par un·e officiant·e ou plusieurs. Sa préparation peut être confiée à une personne mais il est cependant plus intéressant d'y associer autant que possible les membres de la communauté. Cela en assure la lisibilité et permet d'intégrer véritablement le rituel à la vie de la communauté.

La préparation peut être l'occasion d'avoir une première approche du sujet. Peut-être que certaines ont envie de partager quelque chose, un texte, un chant, une prière. Une personne a certainement une idée pour réaliser les silhouettes. D'autres ont probablement envie de s'investir d'une autre manière artistique.

3.5. Déroulé détaillé :

Cinq silhouettes de papier sont couchées face contre sol.

1. L'officiant·e marque le début du rituel **en allumant une bougie** puis en récitant une prière.

Puis démarre la lecture du premier texte, l'histoire de **Hagar** (*Genèse 16.1-14*).

Une fois le texte terminé, une première **silhouette** de papier est relevée.

Ces silhouettes de papier peuvent être remplacées par de petites sculptures, des figures de tissu... L'idée est de marquer la présence de la femme citée dans le texte biblique par une silhouette anthropomorphe, symboliquement relevée à chaque fois, mais qui peut prendre des formes très diverses.

La lecture de ce premier texte est suivie de la **lecture** d'un court texte littéraire ou poétique, choisi parmi ceux proposés mais pas obligatoirement.

Il est particulièrement intéressant de faire participer les personnes qui le souhaitent en amont et de leur permettre de contribuer au choix des textes, qu'il s'agisse des textes bibliques ou des textes profanes.

2. L'officiant·e allume **une seconde bougie** et poursuit avec la lecture de l'histoire de **la fille de Jephthé** (*Juges 11.30-40*).

Le déroulé reste ensuite le même : on relève une seconde **silhouette** de papier, puis **lecture** d'un second texte littéraire ou poétique.

3. L'officiant·e allume **une troisième bougie** et poursuit avec la lecture de l'histoire de **Dina**, (*Genèse 34.1-31*).

Une troisième **silhouette** de papier et relevée, suivi de la lecture d'un troisième texte littéraire ou poétique.

4. L'officiant·e allume **une quatrième bougie** et poursuit avec la lecture de l'extrait du livre d'Esther où apparaît la reine **Vashti** (*Esther 1.1-22*).

Une quatrième **silhouette** de papier et relevée, suivi de la **lecture** d'un troisième texte littéraire ou poétique.

5. L'officiant·e allume **une cinquième et dernière bougie**, et relève la **dernière silhouette** qui **représente l'ensemble des femmes**.

Le rituel s'achève par une **prière collective** dont le texte aura été distribué à l'assemblée.

L'écriture de cette prière peut faire l'objet d'un travail collectif au préalable.

4. Femmes de la Bible survivantes de violences

Trois exemples de réécriture possible en vue du rituel.

4.1. Dina

violée allant visiter ses consœurs dans le pays (Genèse 34)

Fille de Jacob et de Léa ;

Tu as été victime de viol sur ton chemin de visite aux filles de Canaan où la famille s'est installée.

Quand Sichem, fils de Hamor t'aperçut, il n'a fait que le choix de t'enlever et de te violer avant de proclamer qu'il te veut comme épouse ;

Toi, tu es restée dans le silence, tu ne parles ni n'agis comme c'est le cas pour beaucoup de jeunes filles dans la situation de viol.

Heureusement que ton cas de viol n'est pas passé sous silence comme à l'accoutumée ;

Tu es devenue avec ton histoire l'objet de discussion uniquement entre les hommes, ton père, Jacob, tes frères, Siméon et Lévi, Sichem, le violeur et son père, Hamor.

Cet acte de viol sur toi a été le début d'une aventure de violence ;

Toi, tu es restée muette et sans parole.

Ce récit de ton viol pose le problème de l'honneur masculin, un concept qui demeure actuel et constitue un propos pertinent de notre temps ;

Toi, tu as été regardée comme un objet de désir, de passion avant d'être désirée comme épouse.

Dans les discussions pour régler le problème, la parole ne t'est pas donnée afin de t'écouter et de savoir en fait, ce que tu ressens et ce que tu veux pour toi-même ;

Tu as heureusement des frères, qui ont fait payer très cher à Sichem son comportement avec de graves conséquences sur sa famille et sur toute la communauté cananéenne.

En vengeance ton honneur, tes frères ont commis des actes criminels sans en mesurer les conséquences ;

Tu as un père qui en est conscient mais qui ne voit que sa notoriété à lui ;

Ton récit est signe du manque du respect pour autrui, pour la dignité de la jeune fille ;

Tu nous apprends que cela a de graves conséquences sur la communauté et peut être le début d'un cycle de violences non maîtrisables ;

A ces nombreux hommes qui violent les filles et les femmes ;

Tu dis que ce phénomène qui les amène à regarder les femmes et les filles comme des objets dont ils peuvent s'emparer comme ils veulent, n'est que la source d'un cycle de violences et de la mort de la communauté.

Tu dis simplement que le viol est destructeur et c'est un crime qui engendre d'autres crimes.

4.2. Tamar

*violée par son demi-frère, Amnon dans la maison paternelle
(2 Samuel 13, 1-22)*

Fille de David, sœur d’Absalom et demi-frère d’Amnon ;

Tu es d’une beauté extraordinaire et qui a été l’objet de convoitise par ton demi-frère Amnon qui s’est rendu malade afin de t’avoir.

A la demande de ton père qui t’envoie apprêter la nourriture à ton frère devant ses yeux et la lui donner,

Tu as obtempéré en obéissant sans arrière-pensée et sans mesurer le risque que cela peut être pour toi ;

Devant la réalité de te voir violer par ton frère et se trouvant sans aucun secours puisqu’il avait fait sortir tout le monde,

Tu as développé une sagesse extraordinaire car à la place de la violence tu as proposé le dialogue et la négociation pour le dissuader que l’acte est mauvais et pour lui prouver qu’il a la possibilité d’agir légalement en demandant ta main puisque l’usage le permet.

Malgré ton refus et ta tentative d’amener Amnon à la raison ;

Tu t’es vue maîtriser, violer et puis haïr violemment par ce denier.

Même en face de la haine qu’il développa à ton égard en te demandant de sortir et de t’en aller ;

Tu as toujours gardé l’esprit de sagesse en lui demandant de ne pas aggraver le mal qu’il a déjà commis.

Devant ton rejet qui a été exécuté par le serviteur qui t’a mis à la porte en verrouillant la porte ;

Tu as refusé d’être une victime silencieuse en couvrant ta tête de la cendre, en déchirant ta tunique princière, en mettant la main sur la tête et en criant.

Face à cette manifestation publique de ton état de jeune fille vierge violée ;

Tu as été exhortée au silence et à ne plus y penser par ton frère Absalom, même ton père a été seulement irrité sans une réaction particulière.

A tout le monde, et particulièrement aux filles et femmes, à travers ton histoire ;

Tu dis que même la maison paternelle n'est pas toujours une sécurité mais un lieu potentiel de viol où les filles ne sont pas protégées même en famille et que le viol est un acte indigne qui doit être dénoncé par les survivantes qui ne doivent pas avoir honte de dire à haute voix ce qui leur est arrivé.

4.3. Vashti

reine disgraciée mais convaincue (Esther 1)

D'une beauté remarquable et splendide ;

Tu es la reine du roi Xerxès.

Dans son état d'ébriété parce qu'il était égayé par le vin, le roi a donné l'ordre qu'on t'amène avec la couronne royale afin qu'il montre à ses hauts fonctionnaires ta beauté ;

Tu as refusé de venir et d'être considérée comme un objet à exposer et à faire admirer.

Ton refus au lieu de rester une affaire conjugale a été un sujet de discussion entre le roi et ses hauts fonctionnaires ;

Tu t'es retrouvée déchargée de ta position de reine et d'interdiction de présentation devant le roi.

Devant cette décision qui a été prise à ton endroit pour amener chaque femme de l'empire à avoir des égards pour son mari ;

Toi, tu as fait le choix de respecter ta décision et de ne pas te laisser instrumentaliser.

A toutes les femmes qui sont épouses ;

Tu dis que la femme n'est un objet à exhiber qui doit satisfaire les excès de vin des hommes mais elle doit se faire respecter même si cela lui coûte sa répudiation, elle doit en être fière.

5. Témoignages contemporains

Les textes qui suivent sont extraits d'œuvres contemporaines, dont les auteur·e·s ont vécu·e·s à des époques, dans des pays et milieux différents.

5.1. Niki de Saint-Phalle

(1930-2002, Franco-américaine, fille de banquier, plasticienne, peintre, sculptrice et réalisatrice de films, épouse de l'artiste suisse Jean Tinguely).

A l'âge de 20 ans, je pris l'habitude de ronger ma lèvre supérieure. C'était un véritable tic. Vingt ans plus tard, j'avais tellement maltraité ma bouche que je m'étais créé une deuxième lèvre. Je portais ma honte sur le visage. Finalement, je décidais de me faire arranger chirurgicalement (sic) la lèvre, ce qui me rendit mon visage normal. L'opération avait été douloureuse et je ne fus plus jamais tenté de déformer ma bouche. Je choisirai d'autres parties de mon corps pour exercer mon agression.

En 1952, j'avais alors 22 ans je sortis d'une clinique psychiatrique à Nice après avoir subi 10 électrochocs et un traitement à l'insuline.

Ce séjour me fut profitable, je me mis à peindre avec acharnement et pris la décision d'abandonner la mise en scène et l'art dramatique que j'avais commencé à étudier pour me consacrer à la peinture.

En quittant l'hôpital, je pus abandonner le petit arsenal que je portai toujours dans mon sac à main et qui me donnait l'impression d'être protégée. Il consistait en un revolver (sans balles), de grands ciseaux, de couteaux de cuisine et de quelques lames de rasoir.

Quelques semaines après ma sortie de l'hôpital mon père, PAPA, m'écrivit une lettre qui me parvint un vendredi après-midi et pendant deux ans, à la même heure, j'aurais une migraine qui durerait 24 heures et je resterais terrassée dans mon lit.

Cette lettre était une confession. La nouvelle de mon internement avait bouleversé mon père. Il était assailli par le remords, il voulait se faire pardonner.

« Tu te rappelles certainement que lorsque que tu avais onze ans, j'ai essayé de faire de toi ma maîtresse ? » écrivait-il.

Je ne me souvenais de rien. L'oubli me protégeait d'une vérité insupportable. Je gardais seulement en moi des images précises de mon père, séduisant à la maison les bonnes et les amies les plus jolies de ma mère.

Je montrais la lettre de mon père au psychiatre qui me soignait. Il prit une allumette et la brûla. Il me dit : « Votre père est fou. Rien ne s'est passé. Il invente. La chose est impossible. Un homme de son milieu et de son éducation religieuse ne fait pas cela. »

Le Dr. Cossa était lui-même père de famille, il avait des filles de mon âge, il refusait de croire au viol. C'était le point de vue de l'époque. (...)

Le Dr. Cossa écrivit une lettre à mon père pour lui dire que s'il voulait que sa fille reste définitivement à l'asile il n'avait qu'à continuer à écrire de pareilles lettres. Qu'il ferait mieux de se faire soigner car il était victime de dangereux fantasmes.

De son vivant, je ne fis pas la paix avec mon père. (...)

Mon père mourut en 1967, terrassé à 60 ans par une crise cardiaque. La mort subite de mon père, sans que nous nous soyons réconciliés, fut pour moi un énorme choc.

Je décidais de faire un film pour essayer de comprendre quelle avait été ma relation avec lui. (...)

A ma grande surprise, ce film loin de m'apaiser, déclencha en moi une dépression nerveuse. Je n'avais pas eu le courage de faire ce film pendant que mon père vivait et la violence de mes sentiments contre lui et les hommes m'avait moi-même accablée. (...)

J'avais demandé à ma mère de ne pas voir Daddy, invoquant que c'était une fantaisie paranoïaque tournée pour approfondir mon art. Peu de temps après la sortie du film je déjeunais à New-York avec ma mère dans un de ces petits restaurants français qu'elle affectionnait tant quand elle me dit d'un ton très calme : « Je sais tout. J'ai ouvert la lettre que le Dr Cossa a envoyé à ton père et il m'a tout avoué. J'avais envie de me jeter par la fenêtre. » Elle me dit encore : « Si mon père m'avait fait ça, je ne lui aurais plus jamais adressé la parole. » De ce jour date une secrète connivence entre ma mère et moi.

Niki de Saint-Phalle, *Mon secret*, Editions de La Différence, 1994.

5.2. Audre Lorde

(1934-1992, Noire américaine, auteure et poétesse, militante féministe, engagée contre le racisme).

Et pendant que nous scrutons le visage souvent douloureux de la colère de l'autre, je vous supplie de vous souvenir que ce n'est pas notre colère qui me pousse à vous conseiller de fermer vos portes à clé la nuit, et de ne pas vous promener seule-s dans les rues de Hartford. C'est la haine qui rôde dans ces rues, qui appelle à nous détruire si nous travaillons réellement pour un changement au lieu de nous laisser aller à des discussions universitaires.

Cette haine et notre colère sont très différentes. La haine, c'est la fureur de celles et de ceux qui ne partagent pas nos objectifs, et elle a pour but la mort et la destruction. La colère, elle, est une douleur provoquée par des décalages entre personnes égales, son but est le changement. Mais notre temps est de plus en plus compté. On nous a appris à considérer toute différence, autre que le sexe, comme un motif de destruction, et c'est pourquoi, l'idée que les femmes Noires et les femmes blanches peuvent faire face à leurs colères respectives sans se désavouer, sans rester pétrifiées, sans être muettes ni se sentir coupables, est en soi une idée hérétique et constructive. Elle implique une rencontre entre égales sur une base commune pour examiner la différence, et pour bousculer ces idées héritées de l'histoire. Car ce sont ces préjugés qui nous séparent. Et nous devons nous demander : à qui profite tout cela ?

Les femmes de Couleur en Amérique ont grandi au sein d'une symphonie de colère, d'être muselées, rejetées, de savoir que lorsque nous survivons, c'est en dépit d'un monde qui considère que nos vies valent moins que celle d'un chien ; un monde qui hait notre existence même, quand elle n'est pas à son service. Et je dis symphonie plutôt que cacophonie, car nous avons dû apprendre à orchestrer ces fureurs afin qu'elles ne nous déchirent pas. Nous avons dû apprendre à cheminer à travers nos colères et à les utiliser comme énergie et force dans nos vies quotidiennes. Celles d'entre nous qui n'ont pas appris cette difficile leçon n'ont pas survécu. Et une partie de ma colère est toujours une offrande à mes sœurs qui sont tombées.

La colère est une réaction appropriée face aux comportements racistes, comme l'est la fureur lorsque les actes issus de tels comportements ne

changent pas. Aux femmes ici présentes qui craignent plus la colère des femmes de Couleur que leurs propres comportements racistes intériorisés, je demande : est-ce que la colère des femmes de Couleur est plus menaçante que cette haine des femmes qui imprègne tous les aspects de nos vies ?

Je suis une lesbienne de Couleur dont les enfants mangent régulièrement à leur faim parce que je travaille à l'université. Si leurs ventres pleins me font oublier mes points communs avec une femme de Couleur dont les enfants n'ont rien à manger parce qu'elle ne peut pas trouver de travail, ou qui n'a pas d'enfant parce que les avortements clandestins et la stérilisation ont bousillé ses organes génitaux ; si j'oublie la lesbienne qui choisit de ne pas avoir d'enfant, la femme qui reste dans le placard parce que sa communauté homophobe est son seul point d'ancrage, la femme qui choisit le silence plutôt qu'une autre forme de mort, la femme qui est terrifiée que ma colère ne déclenche la sienne ; si je manque de reconnaître toutes ces femmes comme d'autres facettes de moi-même, non seulement je participe à l'oppression de chacune d'entre elles, mais je participe aussi à la mienne ; et la colère qui se dresse entre nous doit être utilisée pour nous éclairer et nous renforcer mutuellement, et non pour fuir sous couvert de culpabilité ou pour creuser d'autres fossés. Je ne suis pas libre tant qu'une femme reste prisonnière, même si ses chaînes sont très différentes des miennes. Et aussi longtemps qu'une personne de Couleur restera enchaînée, je ne serai pas libre. Ni aucune d'entre vous.

Audre Lorde, *Sister Outsider*, Editions Mamamelis, 2018
(pub. orig. 1984).

5.3. Mineko Iwasaki

(née en 1949, Japonaise, femme d'affaires, auteure et ancienne geisha).

(...) Devant les hommes, je me trouvais beaucoup plus désarmée. Pourtant il fallait que je m'aguerrisse aussi de ce côté-là. (...)

Un jour, c'était un 5 janvier, alors que je rentrais du sanctuaire de Shimo-ganmo où je m'étais produite dans un spectacle de Nouvel An, transportant ce que l'on appelle une « flèche à chasser les démons », un porte-bonheur vendu par le sanctuaire shinto à cette époque de l'année, je vis un monsieur d'âge mûr s'avancer dans la ruelle à ma rencontre. Au moment de me croiser, il me poussa de l'épaule, puis, sans crier gare, se mit à me peloter.

Saisissant le poignet de l'odieux individu, j'enfonçais dans le dos de sa main la pointe en trident de la flèche de bambou. Je pressais le plus fort possible, jusqu'à en faire jaillir du sang. L'homme avait beau tirer sur sa main, je tenais bon. En le toisant d'un regard glacial, je lâchai :

- De deux choses l'une monsieur. Soit nous allons tout de suite au poste de police, soit vous me jurez que vous ne recommencerez jamais ce que vous avez fait tout à l'heure, ni avec moi ni avec personne. C'est à vous de décider. Alors ?

Il s'empressa de répondre d'une voix qu'étranglait un cri de douleur tandis que j'appuyais sur la flèche plantée dans sa chair :

- Je vous jure que je ne recommencerai jamais plus. Je vous en supplie, lâchez-moi.
- La cicatrice qui vous restera vous rappellera votre promesse chaque fois que vous serez tenté d'agresser l'une de nous.

Mineko Iwasaki, *Ma vie de geisha*, Editions Lgf, 2005 (pub. orig. 2002).

5.4. Chimamanda Ngozi Adichie

(née en 1977, Nigériane, auteure)

J'étais dans ma chambre après le déjeuner, en train de lire le chapitre V de l'Épître de Jacques (...) quand j'entendis les bruits. Des coups rapides et lourds sur la porte gravée à la main de la chambre de mes parents. Je

m'imaginai que la porte s'était coincée et que Papa essayait de l'ouvrir. Si je l'imaginai assez fort, alors ça deviendrait vrai. Je m'assis, fermai les yeux et me mis à compter. Compter donnait l'impression que ça ne durait pas si longtemps que ça, que ça n'était pas si grave. Parfois c'était fini avant que j'arrive à vingt. J'en étais à dix-neuf quand les bruits cessèrent. J'entendis la porte s'ouvrir. Les pas de Papa sur les marches étaient plus lourds, plus gauches que d'habitude.

Je sortis de ma chambre au moment où Jaja débouchait de la sienne. Debout sur le palier, nous regardâmes Papa descendre. Mama était jetée sur son épaule comme les sacs de riz en jute que les ouvriers de son usine achetaient en gros à la frontière à Seme. Il ouvrit la porte de la salle à manger. Ensuite, nous entendîmes la porte d'entrée, l'entendîmes dire quelque chose à Adamu, le portier.

« Il y a du sang par terre, dit Jaja. Je vais chercher la brosse à la salle de bains. »

Nous nettoyâmes le filet de sang, qui s'étirait jusqu'en bas comme si quelqu'un avait descendu un bocal d'aquarelle rouge percé, qui aurait dégouliné tout du long. Jaja frottait, et moi j'essuyais.

Chimamanda Ngozi Adichie, *L'Hibiscus Pourpre*, Editions Gallimard, 2016
(pub. orig. 2003).

5.5. Rupi Kaur

(née en 1992 en Inde et a immigré au Canada avec sa famille à l'âge de 4 ans, auteure et poétesse, militante féministe).

le premier garçon qui m'a embrassée
tenait mes épaules
comme le guidon
de la première bicyclette
qu'il ait jamais conduite
j'avais 5 ans
il avait l'odeur de
l'être affamé sur ses lèvres
une odeur rappelant son père
se repaissant de sa mère à 4h du matin
il était le premier garçon

à m'apprendre que mon corps était
à donner à ceux qui le voulaient
et que je ne pouvais pas
ne pas me sentir pleine
et mon dieu
je me suis sentie
aussi vide que sa mère à quatre heures du matin

*

on
t'a appris
que tes cuisses
sont un arrêt au stand
pour les hommes qui ont
besoin d'un lieu où se reposer
un corps vacant assez vide
pour accueillir des hôtes
mais où personne
ne souhaite
demeurer

*

tu avais si peur
de ma voix
j'ai décidé
d'en avoir peur aussi

*

chaque fois que tu
parles à ta fille
tu lui hurles après
par amour
tu lui apprends à confondre
colère et bienveillance
ce qui semble être une bonne idée
jusqu'à ce qu'elle grandisse pour
faire confiance à des hommes qui la
blessent
parce qu'ils te ressemblent
tellement

*

le sexe réclame le consentement des deux
si l'une des personnes est allongée là sans rien faire
parce qu'elle n'est pas prête
ou n'en a pas envie
ou simplement ne veut pas
mais que l'autre pénètre son corps à elle
ce n'est pas de l'amour
c'est du viol

*

essayer de me convaincre
que j'ai le droit
de prendre ma place
c'est comme écrire
de la main gauche
alors que je suis née
pour me servir de la droite

*

tu me dis de me taire parce que
mes opinions me rendent moins belle
mais je n'ai pas été faite
avec un feu au creux du ventre
pour être éteinte
je n'ai pas été faite
avec une légèreté sur la langue
pour être facile à avaler
j'ai été faite lourde
moitié lame moitié soie
difficile à oublier
et pas facile à comprendre

*

tu ressembles à ta mère
je crois que je porte bien sa tendresse
vous avez les mêmes yeux toutes les deux
nous sommes toutes les deux si épuisées
et les mains
nous avons les doigts qui se flétrissent
mais cette rage ta mère ne porte pas cette colère

tu as raison
cette rage est la seule chose
qui est de mon père

*

quand ma mère ouvre la bouche
pour discuter au dîner
mon père fourre le mot silence
entre ses lèvres et lui dit
de ne jamais parler la bouche pleine
c'est ainsi que les femmes de ma famille
ont appris à vivre la bouche fermée

*

nos genoux
écartés de force
par les cousins
et les oncles
et les hommes
nos corps touchés
par toutes les mauvaises personnes
que même dans un lit pourtant sûr
nous avons peur

Rupi Kaur, *Lait et miel*, Editions Charleston, 2017 (pub. orig. 2014).

5.6. Virginie Despentes

(née en 1969, Française, auteure, réalisatrice et parolière).

Quand des hommes mettent en scène des personnages de femmes, c'est rarement dans le but d'essayer de comprendre ce qu'elles vivent et ressentent en tant que femmes.(...) Dans ces trois films [*La dernière maison sur la gauche* de Wes Craven, *L'ange de la vengeance* de Ferrara et *I spit on your grave* de Meir Zarchi] on voit donc comment les hommes réagiraient, à la place des femmes, face au viol. Bain de sang, d'une incroyable violence. Le message qu'ils nous font passer est clair : comment ça se fait que vous ne vous défendez pas plus brutalement ? Ce qui est étonnant, effectivement, c'est qu'on ne réagisse pas comme ça. Une entreprise politique ancestrale, implacable, apprend aux femmes à ne pas se défendre. Comme d'habitude, double contrainte : nous faire savoir qu'il n'y a rien de plus grave, et en

même temps qu'on ne doit ni se défendre, ni se venger. C'est Damoclès entre les cuisses. (...) Les petites filles sont dressées pour ne jamais faire mal aux hommes, et les femmes rappelées à l'ordre chaque fois qu'elles dérogent à la règle. Personne n'aime savoir à quel point il est lâche. Personne n'a envie de le savoir dans sa chair. Je ne suis pas furieuse contre moi de n'avoir pas osé en tuer un. Je suis furieuse contre une société qui m'a éduquée sans jamais m'apprendre à blesser un homme s'il m'écartait les cuisses de force, alors que cette même société m'a inculqué l'idée que c'était un crime dont je ne devais pas me remettre.

Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, Editions Lgf, 2006.

5.7. Clément Ghys

(né en 1985, Français, journaliste et auteur).

Jane a déjà fait des films aux Etats-Unis. Elle est déjà quelqu'un. Mais elle est surtout la fille de son père, Henry, l'auteur des *Raisins de la colère* que la gauche française admire. En apparence, elle a de l'assurance, devant les caméras de télévisions qui viennent l'interviewer. Mais elle est mal dans la peau. Son père, si célèbre, était dur. Sa mère s'est tranché la gorge quand elle avait treize ans, et jamais ses belles-mères en série n'ont pu la remplacer, bien au contraire. Très vite, Vadim et Jane s'installent ensemble. (...) Ils jouent la vie domestique. Jane meuble et s'occupe du ménage. Elle cuisine (mal), range tout frénétiquement. Vadim se moque de tout cela. Il répète à sa femme, exaspérée par les piles de vaisselle, que rien n'a d'importance, qu'elle s'embarrasse trop de choses pratiques. (...) Il vomit les valeurs bourgeoises, la domesticité, la monogamie, la fidélité, le couple. Et il lui demande de faire pareil. Ce qu'elle en pense ? Peu importe. (...) Il ramène des filles (...) des amies mais souvent des escort girls, trouvées chez Madame Claude, la maquerelle du Tout-Paris ? Il les jette dans le lit, passe des heures avec elles deux. Parfois, ils sont plus encore. Et il s'en va, boire avec la bande, passer la nuit avec d'autres filles. Jouer au casino. Ne pas rentrer le matin. Chaque fois que Jane le lui reproche, c'est elle la prude. Elle accepte tout. Elle est si terrifiée d'être abandonnée qu'elle prend le pli, joue le jeu. Et dépasse tout le monde, redemande que l'une de ces filles revienne, va en boîte de nuit et se force à s'amuser avec les copains, à prendre une bouteille de vodka et à la vider sur Vadim, à lui faire un shampoing devant tout le monde, et se retrouver adoubee pour tant d'audace.

Vadim court toujours (...). Son monde est clos : sa bande d'amis, ses tournages. (...) Il ne se pose pas de questions. Tout est tracé. Et Jane doit le suivre. Elle est boulimique et le cache à tous, ne veut pas de ce mode de vie et se l'impose quand même. Pour ne pas décevoir Vadim, ni les autres, pour ne pas rentrer aux Etats-Unis avec un échec à présenter à son père, à Hollywood. Elle ferme les yeux sur les quantités d'alcool que Vadim ingurgite, sur son goût pour le jeu. Lui ne voit pas le problème, ne veut pas le voir.

Clément Ghys, *Vadim le plaisir sans remords*, Editions Stock, 2017.

5.8. Virginia Woolf

(1882-1941, Anglaise, auteure et poétesse, féministe).

Laissez-moi imaginer, puisque les faits précis sont si difficiles à établir, ce qui serait arrivé si Shakespeare avait eu une sœur merveilleusement douée, appelée, mettons Judith. Shakespeare lui-même fréquentait vraisemblablement (...) une école où on lui enseignait le latin (...) et les éléments de la grammaire et de la logique. Nous savons tous que c'était un garçon déchaîné qui braconnait les lapins, tirait peut-être sur les cerfs et fut contraint d'épouser, plus tôt qu'il n'aurait fallu, une femme du voisinage qui lui donna un enfant plus vite qu'elle n'aurait dû. Cette aventure le contraignit à tenter sa chance à Londres. Il avait semble-t-il, du goût pour le théâtre; il commença sa carrière en tenant les chevaux devant l'entrée des artistes. Peu après il trouva du travail au théâtre, devint un acteur en vogue et vécut au centre de l'univers, rencontrant tout le monde, pratiquant son art sur les planches, exerçant son esprit dans les rues et trouvant même accès au palais de la reine. Pendant ce temps, sa sœur, si merveilleusement douée- nous sommes dans le domaine des suppositions -, restait à la maison. Elle avait, autant que son frère, le goût de l'aventure, était, comme lui, pleine d'imagination et brûlait du désir de voir le monde tel qu'il était. Mais on ne l'envoya pas étudier en classe. Elle n'eut pas l'occasion d'étudier la grammaire et la logique, moins encore celle de lire Horace ou Virgile. De temps à autre elle attrapait un livre, un des livres de son frère, peut-être, lisait quelques pages. Mais arrivaient alors ses parents qui lui disaient de raccommo-der les chaussettes ou de surveiller le ragoût et de ne pas perdre son temps avec des livres et des papiers. Sans doute lui parlaient-ils sévèrement, mais avec beaucoup de bonté ; car c'étaient des gens pratiques, connaissant les conditions de vie d'une femme et aimant

leur fille (...). Peut-être griffonnait-elle quelques pages en cachette dans le fruitier, mais elle avait bien soin, alors, de les cacher ou de les mettre au feu. Mais bientôt, cependant, avant même qu'elle eût atteint sa vingtième année, on la fiança au fils du négociant en laines du voisinage. Elle pleura, criant que le mariage lui faisait horreur, ce pourquoi son père la frappa durement. Puis il cessa de la gronder et la supplia de ne pas lui faire de tort et de ne pas le couvrir de honte dans cette histoire de mariage. Il allait, lui dit-il, lui offrir un collier de perles et un joli jupon : et, disant cela, il avait les larmes aux yeux. Comment pouvait-elle lui désobéir? Comment pouvait-elle briser le cœur de son père? Mais la puissance du génie de cette fille la poussait à la révolte. Elle fit un paquet de ce qu'elle possédait, se laissa glisser le long d'une corde, par une nuit d'été, et prit la route de Londres. Elle n'avait pas dix-sept ans. (...) elle avait l'imagination la plus vive, le même don que son frère pour la musique des mots. Comme lui, elle avait du goût pour le théâtre. Elle se tint devant l'entrée des artistes ; elle voulait, disait-elle, jouer. Les hommes se moquaient d'elle. Le directeur - un gros homme aux lèvres pendantes - éclata de rire. Il aboya quelque chose concernant les caniches qui dansent et les femmes qui jouent - aucune femme, lui déclara-t-il, ne saurait être actrice. Il fit allusion à ce que vous devinez. Il était impossible à la jeune fille d'apprendre son art. Pouvait-elle même se mettre en quête d'un dîner dans une taverne ou errer dans les rues à minuit? Et pourtant elle était génialement douée pour la fiction et brûlait du désir de se repaître de la vie des hommes et des femmes, d'étudier leurs divers comportements. En fin de compte, car elle était très jeune et son visage ressemblait étrangement à celui de Shakespeare le poète - elle avait les mêmes yeux et les mêmes sourcils arqués -, en fin de compte, Nick Green, l'acteur-directeur, la prit en pitié; elle se trouva enceinte de ce monsieur et - qui peut évaluer l'ardeur et la violence d'un cœur de poète quand ce cœur habite le corps d'une femme, est intimement lié à lui? Elle se tua par une nuit d'hiver et repose à quelque croisement où les omnibus s'arrêtent à présent, devant l'Elephant and Castle. Or, j'ai la conviction que cette poétesse, qui n'a jamais écrit un mot et qui fut enterrée à ce carrefour, vit encore. Elle vit en vous et en moi, et en nombre d'autres femmes qui ne sont pas présentes ici ce soir, car elles sont en train de laver la vaisselle et de coucher leurs enfants. Mais elle vit; car les grands poètes ne meurent pas; ils sont des présences éternelles; ils attendent seulement l'occasion pour apparaître parmi nous en chair et en os.

Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, Editions Gonthier, 1965
(pub. orig. 1929).

5.9. Audre Lorde

(1934-1992, Noire américaine, auteure et poétesse, militante féministe, engagée contre le racisme).

Pour celles d'entre nous qui vivent sur le rivage
Se tenant sur les bords constants de la décision
Cruciale et unique
Pour celles d'entre nous qui ne peuvent céder
Au rêve du choix qui passe
Qui aiment dans les halls d'entrée allant et venant
Durant les heures qui précèdent les aubes
Regardant dedans et dehors
Immédiatement avant et après
Cherchant un maintenant qui puisse engendrer
Des futurs
Comme le pain dans la bouche de nos enfants
Leurs rêves ne refléteront pas
La mort des nôtres ;

Pour celles d'entre nous
Qui ont été marquées par la peur
Comme une ligne ténue au centre de nos fronts
Apprenant à avoir peur en tétant le lait de nos mères
Par cette arme
Cette illusion qu'une forme de sécurité puisse être trouvée
Le puissant espérait nous faire taire
Nous faire toutes taire
Cet instant et ce triomphe
Nous n'étions jamais supposées y survivre.

Et lorsque le soleil se lève nous avons peur
Il pourrait ne pas demeurer
Lorsque le soleil se couche nous avons peur
Il pourrait ne pas se lever au matin
Lorsque nos estomacs sont pleins, nous craignons l'indigestion
Lorsque nos estomacs sont vides, nous sommes effrayées
Nous pourrions ne plus jamais manger
Quand nous sommes aimées, nous avons peur
L'amour va s'éteindre
Quand nous sommes seules nous avons peur

L'amour ne reviendra jamais
Et lorsque nous parlons nous avons peur
Nos mots ne seront pas entendus
Pas bienvenus
Mais lorsque nous demeurons silencieuses
Nous avons toujours peur

Alors il vaut mieux parler
En se souvenant
Que nous n'aurions jamais dû survivre.

Poème tiré de *Litanie pour la survie: La vie et le travail de Audre Lorde*,
film documentaire de Michelle Parkeson, 1995
parcours d'Audre Lorde, jusqu'à son décès, dû au cancer,
le 17 novembre 1992.

6. Informations utiles

La liste suivante n'est pas exhaustive mais a pour vocation de fournir une première indication. En effet, chaque prise en charge doit être spécifique et adaptée à la forme de violence considérée :

- Consultation couple et famille du Centre social protestant www.csp.ch
- STOP! Violence domestique www.vd.ch/violence-domestique
- Violence que faire www.violencequefaire.ch
- Unité de médecine des violences au CHUV www.chuv.ch (pdf)
- Centre de consultation les Boreales au CHUV www.chuv.ch
- Violence et harcèlement www.vaudfamille.ch
- Aide & conseils pour les couples www.problemedecouple.ch
- Service d'écoute disponible 24/24 et gratuit : La Main Tendue Vaud lausanne.143.ch
- Service pour personnes ayant recours à la violence conjugale ou familiale : prevention-ale.ch.

Dimanche missionnaire 2020



Illustrations : *Le viol de Tamar* (env. 1640), Eustache Le Sueur (1616–1655),
oeuvre exposé au Metropolitan Museum of Art, New York.

DM 
ÉCHANGE ET MISSION

DM-échange et mission – Chemin des Cèdres 5 – 1004 Lausanne
021 643 73 73 – animation@dmr.ch – www.dmr.ch